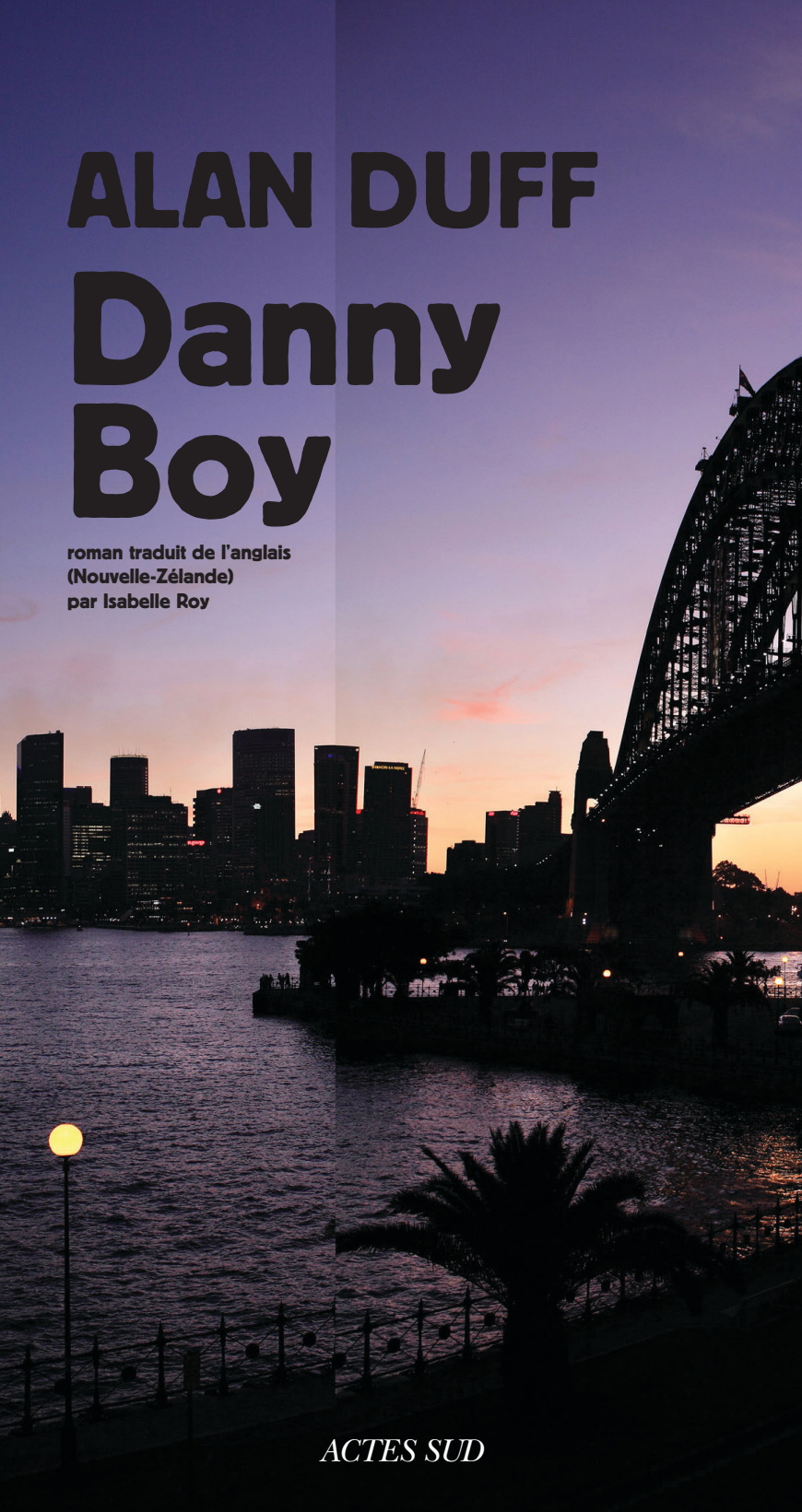




ALAN DUFF

Danny Boy

roman traduit de l'anglais
(Nouvelle-Zélande)
par Isabelle Roy

ACTES SUD

“LETTRES DES ANTIPODES”

série dirigée par Olivier Espaze et Martina Wachendorff

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Chez les Ryan et les McNeil, on est truand de père en fils. Derniers rejetons de leur lignée, Johnno et Shane n'entendent pas déroger à la tradition familiale. À l'orée des années 1980, tout juste sortis de l'adolescence, ils se lancent dans les “affaires”.

Après un séjour en prison, les deux amis vont prendre des chemins différents : tandis que Johnno se bat pour devenir un homme respectable en élevant seul son jeune fils Danny, Shane récidive et retourne en détention, où il est “adopté” par des membres de la pègre locale.

Jusqu'au jour où leurs trajectoires se croisent à nouveau...

L'amour inconditionnel et rédempteur que Johnno porte à Danny illumine ce roman noir dans lequel Alan Duff explore la violence du milieu criminel australien.

À travers ces portraits d'êtres désirant réécrire le scénario tragique de leur vie, l'auteur néo-zélandais signe peut-être ici son roman le plus poignant.

ALAN DUFF

Né en 1950 à Rotorua, Alan Duff connaît un succès phénoménal dans les années 1990 avec ses romans L'Âme des guerriers (1996) et Les Âmes brisées (2000), tous deux adaptés au cinéma.

Actes Sud a également publié Nuit de casse (1997), Un père pour mes rêves (2010) et Qui chante pour Lu ? (2013).

Alan Duff vit actuellement en France.

DU MÊME AUTEUR

L'ÂME DES GUERRIERS, 1996 ; Babel n° 536.

NUIT DE CASSE, 1997.

LES ÂMES BRISÉES, 2000 ; Babel n° 778.

UN PÈRE POUR MES RÊVES, 2010 ; Babel n° 1251.

QUI CHANTE POUR LU?, 2013

Photographie de couverture : © Andrew Quilty / Oculi / Agence VU'

Titre original :

Frederick's Coat

Éditeur original :

Random House New Zealand, Auckland

© Alan Duff, 2013

Avec l'accord de Pontas Literary

& Film Agency

© ACTES SUD, 2014

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-03524-2

ALAN DUFF

Danny Boy

roman traduit de l'anglais (Nouvelle-Zélande)
par Isabelle Roy

ACTES SUD

*À Charles et Sofana McArthur – pour
ces cinq années mémorables passées dans
leur magnifique château en France. Il
n'y a pas meilleur endroit pour prendre
un nouveau départ. Joanna et moi vous
remercions de tout cœur.*

Ils avaient treize ans, étaient en première année de collège et avaient fait leur rentrée depuis trois semaines à peine, lui rappelait Shane. Ils étaient amis depuis l'âge de quatre ans. "T'as peur?"

Johno garda le silence.

"Moi oui, poursuivit Shane.

— Pourquoi, c'est pas toi qui te bats?

— J'suis mort de trouille." Ils se rendaient sur le lieu de la bagarre, derrière le gymnase du collège, et Shane devait trotter pour suivre l'allure de Johno.

"Il a deux ans de plus.

— Trois, j'ai entendu, rectifia Johno. Il en aurait dix de plus, ce serait pareil. C'est à moi qu'il s'en est pris.

— Ouais. Mais tu vas morfler, parce qu'il est en troisième année et nous —

— Je sais en quelle année on est." Johno ne laissa pas Shane finir sa phrase.

"Ah ouais? Comment un première année peut tabasser un troisième année? demanda Shane. Tu m'expliques?

— C'est lui qui a commencé. Il m'a poussé sans raison. M'a traité de minable, se défendit Johno.

— Qui a frappé en premier, lui ou toi? Je suis arrivé trop tard, vous en étiez déjà aux mains. Il est balèze, Johno. Il a une sacrée réputation.

— Et alors? J'ai pas dit que j'allais gagner." Mais il avait l'air déterminé. "Je supporte pas qu'on me bouscule, c'est tout." Johno, ralentissant le pas pour insister sur ce point, fixa Shane d'un œil noir. Un attroupement de collégiens s'était formé derrière eux.

"Hé, je suis avec toi, d'accord? Me regarde pas comme ça.

— Tu sais que je déteste les caïds.

— Écoute mon pote, on aime pas les lions non plus. Mais on va pas fourrer la main dans leur cage." Shane jeta un œil sur Johno. "Je tiens ça du zoo de Taronga.

— Quoi, ton bon mot?

— Non. Une fois, on y était allés tous les deux et je m'étais dit que c'était carrément débile de s'approcher des lions.

— Et si on est débile de naissance, comme toi?

— Bon sang, t'es vraiment à cran. Sûr que t'as pas la trouille?"

Cette fois, Johno s'arrêta. "Ta façon de revenir à la charge, c'est plus une question. Tu m'emmerdes à la fin, Shane..."

— Désolé. J'ai pas arrêté de penser à ton combat de tout l'après-midi.

— Ben tu vas bientôt pouvoir ne plus y penser." Johno lança un regard hautain vers son public et repartit au pas de charge.

"Ça pouvait pas être pire, enchaîna Shane. Il joue dans l'équipe première de rugby à treize du collège depuis trois ans. Paraît qu'il va intégrer l'équipe cadets de la Nouvelle-Galles du Sud, et même celle

d'Australie un jour. Tu m'écoutes pas, hein? OK." Shane secoua la tête. "Je te laisse te concentrer.

— Je suis pas en train de me concentrer, rétorqua Johno. On me bouscule pas, c'est tout.

— Qu'est-ce que vous avez, vous les Ryan, avec les caïds? Je veux dire, ils font partie du paysage, c'est comme ça. Vous pouvez pas leur tenir tête à tous, fit remarquer Shane.

— Ce que t'as dit, à propos de la main dans la cage aux lions, reprit Johno. J'ai glissé ma main nulle part. Je m'occupais de mes affaires et ce macaque de première division m'est tombé dessus.

— Eh ben! Des lions, des macaques, quoi encore? Putain, mate un peu la foule, J! Mon vieux te dirait d'organiser ça en salle et de faire payer l'entrée.

— À quoi bon? Ça va pas durer longtemps. Je devrais rembourser tout le monde." Il avait l'air confiant, assassin même.

Son ami secoua simplement la tête. Il connaissait Johno Ryan.

"Waouh, J! Waouh, putain, tu lui as flanqué une sacrée raclée." Ils remontaient la rue où habitait Johno, dans le quartier ouvrier de Balmain.

"T'as pas arrêté de le cogner.

— T'as compté?

— J'ai quoi? Bien sûr que j'ai pas *compté* les coups, répondit Shane. Mais y en a eu beaucoup. Pourquoi tu demandes ça?

— Mon père et Gramps m'ont toujours dit qu'un caïd, si tu lui rends chacun de ses coups au moins cinq fois, il recommence pas.

— Ouais, effectivement. Je les ai déjà entendus dire ce truc.

— C'est à ça que je pensais quand j'étais sur lui. Cinq pour un. Cinq pour un." Johno parlait avec les dents serrées, l'expression d'un sourire triomphant, entre autres.

"C'était à peu près ça. Ouais, je dirais qu'on était pas loin du compte. Voyons, son coup de poing d'ouverture. Raté. Son deuxième. Là, t'as été touché. Puis j'ai compris que tu faisais semblant d'être sonné pour qu'il se jette sur toi et là : vlan, vlan, vlan. Oh, *joli*, Johno ! Je pensais pas que tu t'en sortirais aussi bien face à ce colosse. En plein dans le mille à chaque coup. Il s'est écroulé, tu t'es assis sur lui et tu lui as donné une bonne correction.

— Je t'ai dit, j'étais remonté. Je supporte pas qu'on me touche. « Avec intention de nuire », comme dit mon pater. Est-ce que je vais chercher des noises aux autres, moi ? Surtout s'ils ont trois ans de moins, le gros lâche. Il s'avisera pas de recommencer.

— Dis donc, t'es encore énervé. Te défoule pas sur moi". Shane leva les mains au-dessus de la tête pour mimer la crainte. "Tu vas le raconter à ton vieux ? Tu vas peut-être arracher un sourire à ton grand-père.

— Laisse Gramps tranquille. Il est mon père numéro deux, dit Johno. Je peux compter sur lui quand le numéro un est pas à la maison.

— Je sais bien. Qu'est-ce que tu vas leur dire ? « Hé, papa, Gramps, devinez quoi ? »

— T'es fou ! Ça me ressemble pas." Johno ouvrit le portillon qui donnait sur une allée bétonnée menant à la porte d'entrée d'une des innombrables maisons en briques et tuiles rouges de Balmain. "La voiture est pas là. Il est allé s'en prendre une." Une cuite, en compagnie du père de Shane, à coup sûr.

Il lut le mot laissé sur la table de la cuisine à voix haute, en imitant le timbre râpeux de son fumeur de père. “Gramps et moi sommes sortis pour la soirée. Une obligation de dernière minute. Tu peux manger chez Shane. J’ai prévenu Bev.” L’exercice le fit tousser.

“Je te parie que mon vieux est avec eux, dit Shane mais sans la déception – peut-être même la peine – de son ami. Alcoolos.

— Fallait que ça tombe le jour où j’ai fait honneur à la famille, marmonna Johnno. Fait chier, ajouta-t-il tout bas.

— Ils nous le font souvent, le coup du rancard de nuit, hein ? fit remarquer Shane.

— Ouais, acquiesça Johnno. Mais toi au moins, t’as ta mère.” La sienne était morte quand il était bébé. Un cancer. “Moi j’ai connu que les copines de passage de mon vieux.

— Je sais bien. Je les ai toutes rencontrées et y en a pas eu une seule comme maman. Même si c’est ma mère adoptive, je l’adore, dit Shane avec cet air révérencieux qu’il prenait tout le temps en évoquant sa mère. Je vais lui demander de nous préparer un rôti de porc bien grillé. Mais lui parle pas de la bagarre. Tu sais à quel point elle déteste la violence.

— Moi aussi je déteste, rétorqua Johnno. Je me bats quand j’ai pas d’autre choix.

— Tu vas lui dire ça, à ton père ? Il comprendra pas, tu sais. Il te répondra : « Fiston, me dis pas que t’aimes pas la violence après ce que t’as infligé à ce gamin. Magnifique, putain – tu lui as donné une bonne leçon. Raconte-moi tout depuis le début encore une fois. » C’est ce qu’il te dira, hein ?”

Johnno eut un grand sourire. “Tu le connais mieux que moi.

— Moi aussi je peux prendre sa voix. T'es pas le seul à savoir faire des imitations.

— Ah ouais ? À ce train, tu vas me dire que tu te bats aussi bien que moi.

— Ça, jamais. Mais je sais quand même me défendre, t'es d'accord ?”

Comme Johnno ne répondait pas, Shane insista : “Tu le sais bien. Tu te souviens de ce rouquin ? Je me l'étais fait au petit-déjeuner. J... ?” Mais son ami gardait sa mine sceptique. “Très bien, tu peux faire une croix sur le rôti de porc grillé, mon pote. Nan ! Va-t'en”, quand Johnno, hilare, essaya de lui passer le bras autour du cou.

Être le héros de l'école, ce ne fut appréciable qu'un temps. Avec toute cette agitation, Johnno perdit sa concentration et dut rattraper son retard. Shane n'avait pas le goût des études, il attendait l'âge légal pour quitter l'école tandis que Johnno, lui, se voyait bien devenir ingénieur, dans un domaine ou un autre. Son esprit structuré fonctionnait à peu près logiquement et il comprenait tout ce qui était mécanique. Shane lui conseilla d'envisager une carrière dans la boxe. Il balaya cette idée d'un grand éclat de rire alors qu'il s'intéressait à ce sport.

Johnno savait désormais qu'il pouvait être fier, féroce au besoin, et que plus jamais *personne* ne lui chercherait des noises. Il trouva ses camarades puérils après cet épisode, sauf Shane parce que, c'était de notoriété publique, ils étaient comme les doigts de la main. Et puis quand il se montrait immature, Johnno ne se privait pas de le corriger en reprenant l'une des expressions de son père sur un ton sarcastique : “Tu es sûr de toi ?” Ça horripilait Shane, mais ça avait le mérite de le remettre dans le droit chemin.

Un dimanche, au début du premier trimestre de l'année suivante, les deux copains traînaient chez Johno quand le père et le grand-père de ce dernier s'approchèrent ensemble, comme pour le réprimander ou lui annoncer une mauvaise nouvelle.

Son pater, qui n'avait pas pour habitude de tourner autour du pot, commença :

“Tu m’as jamais demandé ce que je faisais dans la vie, fiston.

— Si, et quand je l’ai fait, tu m’as répondu que t’étais dans les affaires, et que d’ailleurs c’était tes affaires. Tu te souviens? lui répondit Johno, bien conscient de le rattraper en taille.

— Je plaisantais. Tu m’as jamais laissé t’expliquer.”

Johno regarda Shane dans les yeux. Il y vit tant de culpabilité, son copain savait des choses. “Tu fais quoi, alors? En même temps, mes potes non plus s’intéressent pas vraiment au métier de leur vieux. Pas vrai, Shane?” Il cherchait à l’acculer, à comprendre sa mine contrite.

“Parle pour toi. Je sais ce que fait mon père depuis des lustres, rétorqua Shane.

— Je t’ai pas déjà demandé et tu m’as répondu que tu savais pas? insista Johno.

— Moi? Non, ta mémoire te joue des tours.

— La ferme tous les deux. C’est moi qui parle, interrompit Laurie Ryan. Avec Gramps, on croyait simplement que t’étais pas intéressé, parce que tu étais au courant, mais sans vraiment l’être.

— Au courant de ce dont on parle maintenant? Je l’étais sans vraiment l’être? ironisa Johno, assez confiant pour imiter son père, le sourire en prime.

— Bon allez, accouche, Laurie, lança Reg Ryan à son fils entre deux bouffées de cigarette.

— Eh ben, pendant plusieurs années, avant que tu entres au collège, j'ai été bookmaker. Tu sais ce que c'est ?

— Ouais. J'ai entendu des copains en parler. Tu fais des paris, c'est ça ? Sur des chevaux.

— C'est ça, répondit Laurie. Sur tout ce qui bouge et peut concourir contre les autres individus de son espèce. Il y a les bookmakers légaux, et les illégaux."

Pensant avoir tout saisi, Johno déclara : "Peu importe si t'es pas légal. Je m'en fiche. Quel mal il y a à faire des paris, légaux ou pas ?" Il ne fallait pas beaucoup d'imagination pour deviner que son père officiait du mauvais côté de la barrière.

"T'as tout pigé, fiston. Quand le gouvernement prend des paris via le TAB*, c'est moral et légitime, poursuivit Laurie. Un citoyen entreprenant en fait autant et on l'envoie en cabane. Avant d'être bookmaker, j'ai eu des activités bien plus répréhensibles.

— Ah oui ?" Il espérait que son père n'allait pas s'avouer coupable d'un acte grave, comme un braquage de banque – quoique, ce serait plutôt excitant.

"Et moi avant lui, ajouta son grand-père. Et avant moi, mon père, mon grand-père et mon arrière-grand-père, notre aïeul le prisonnier irlandais. Toute la lignée des Ryan mâles.

— T'as toujours été un peu louche sur les bords, Gramps, commenta Johno avec sincérité. Mais alors toi, papa ?"

Reg Ryan réagit le premier. "Me demande plus rien. Louche sur les bords, qu'il m'appelle...", marmonna-t-il en tirant sur le mégot serré en permanence

* Totalisator Agency Board, l'agence publique de paris en Australie.
(Toutes les notes sont de la traductrice.)

entre ses doigts tachés de nicotine. Voilà certainement pourquoi Johnno avait commencé à fumer, il y a quelques mois ; Shane avait pris de l'avance sur lui. "Après tout ce que j'ai fait pour toi."

"Bon, ça va papa. C'est moi qui parle", rappela Laurie.

Johnno écouta son père passer en revue tout ce qu'il n'avait pas fait. "Rien de violent, pas d'armes à feu, pas d'arnaques, pas de vols, rien qui fasse du tort aux pauvres." Un parfait Robin des Bois australien, à l'entendre. "C'est juste que je fais pas des trucs, euh, conventionnels."

Johnno se contenta de hausser les épaules. Pas de quoi en faire un plat.

"Quant à la drogue – jamais, jamais, jamais." Son père et son grand-père lui martelaient ça depuis sa plus tendre enfance. À aucun moment il ne s'était interrogé sur une telle détestation de la came, mais elle l'avait tenu à l'écart. Quand des gamins de son âge s'essayaient à l'herbe, lui ne voulait rien savoir et, par ricochet, Shane McNeil non plus.

"En dehors de ça, je suis ouvert à toutes les opportunités, déclara Laurie d'un air détaché. Surtout si elles sont du mauvais côté de la barrière." Il guettait la réaction de son fils.

"Par exemple ?

— Eh ben, j'ai fait sauter pas mal de coffres à une époque, dit Laurie. Dans ma jeunesse, quand j'avais pas peur de sauter, *moi*.

— Ah..." Johnno ne saisissait pas. "Mais c'est pas du vol, ça ?

— J'aurais dû préciser : jamais de cambriolages de *domiciles*. Entrer chez les gens, violer leur intimité... C'est tout ce que possèdent certaines personnes, pas

vrai ? J'aurais honte de descendre aussi bas. De mon point de vue, les banques, c'est réglo. Enfin ça l'était. J'ai arrêté ça il y a belle lurette.

— OK, donc Gramps et toi, vous êtes des..." Johno ne savait pas comment le formuler. "Des escrocs, genre ? Maintenant je sais. Et je vous aime encore", dit-il avec un sourire bêta. Mais son monde venait de basculer. Un peu comme si les deux personnes qu'il aimait le plus sur terre lui avaient flanqué des coups de poing dans le ventre.

Son père confirma : "C'est ça. Les descendants d'une longue lignée d'escrocs professionnels. On a mis tout ce temps à te le dire, parce qu'on s'était pas rendu compte que tu savais pas. Tu savais pas ?

— Non." Johno secoua la tête. Il sentait que quelque chose l'abandonnait, comme si on avait tracé son avenir sans le consulter. Comme si on lui apprenait qu'il avait été hors jeu toute sa vie, sans s'en rendre compte.

"Écoute petit, intervint son grand-père. En ce bas monde, tu peux soit mener une vie plan-plan de salarié. Soit — il tira sur sa cigarette, expira — te bouger pour aller chercher l'action là où elle est. Voilà ce qu'on en dit." C'était assez clair : on attendait de Johno qu'il perpétue la tradition familiale. Shane lui révéla plus tard avoir entendu les mêmes mots de la bouche de son père.

Un des rares moments de sa vie au cours desquels Johno aurait aimé avoir une mère à qui se confier, demander conseil. Bev, malgré toute l'affection qu'il lui portait et qu'elle lui rendait, était la mère de Shane, ce n'était pas pareil.

Mais déjà, le processus était engagé. Une petite voix dans sa tête disait : *Pas non plus comme si t'enviesais de devenir prêtre, Johno Ryan.*

Qu'allait-il dire au conseiller d'orientation maintenant?

Johno avait quinze ans lorsque son existence prit un nouveau tournant.

Par un chaud après-midi, en début d'été, il rentrait de l'école en compagnie de Shane, bien évidemment, avec l'intention d'aller à la plage. Shane fit remarquer qu'un grand nombre de Holden étaient garées dans la rue, ça le rendait fier d'être australien.

“Quoi? s'étonna Johno. Fier d'être descendant de criminels australiens?”

Quand Shane lui répondit : “Ben oui et alors?” Johno secoua la tête, affligé, et s'arrêta pour caresser le chien d'un voisin vivant à quelques portes de chez lui. “Faut que je trouve un boulot pour m'acheter un chien. J'adore les labradors.”

Shane suggéra, avec un petit ricanement : “Tu demandes à ton vieux, ou je demande au mien, pour commencer... tu sais quoi?”

— Ben tiens! Voir si y aurait pas un coffre à faire péter?

— Non, la poule aux œufs d'or, c'est les bagnoles, rectifia Shane. Une seule suffit. Mon vieux en fait plusieurs par mois. Ça rapporte un max.

— Comment? On apprend à bricoler le contact et on se tire avec?”

Johno tenait le peu de choses qu'il savait en la matière de ses copains. Ils parlaient de ça comme ils parlaient d'armes à feu ou de sexe, sans y connaître grand-chose.

“C'est les assurances qui raquent, précisa Shane, ça reste conforme au code de ton vieux : il a jamais dit d'épargner les compagnies d'assurances.

— Écoute. Je vais pas aller voler une voiture juste pour m'acheter un chien. En fait, il suffit d'appeler la fourrière, ils en ont plein.

— Ouais mais imagine, J, qu'on pique une caisse.” Shane, les yeux grands ouverts.

“À mon avis, nos pères ont pas commencé à quinze ans.

— Peut-être pas. Mais faut bien qu'on se lance.

— Pas si sûr.”

Ça ressemblait à un moment décisif, les deux meilleurs amis du monde se demandant s'ils devaient suivre la route tracée par leur père. Puis ils virent quelqu'un assis sur le perron des Ryan, une femme.

Elle se leva et s'épousseta maladroitement. Les mouches l'avaient assaillie et elle les chassait avec une irritation exagérée. Johnno demanda : "Ça pique les mouches?"

Shane scrutait la femme. "Une ivrogne, à tous les coups. Ou une de ces pauvres junkies sur le retour, comme on en croise à Kings Cross. Tu vas quand même pas lui donner l'aumône?"

— Non, dit Johnno. Je vais lui dire d'aller traîner ses savates ailleurs.

— Ses pieds nus, tu veux dire. Elle en a, des chaussures?

— Ouais..." Johnno s'en assura. "C'est quoi à ton avis? Une Asiatique ou un truc du genre?"

— Même teint et mêmes traits que TJ", observa Shane. Un Maori arrivé dans leur classe en cours d'année, il cherchait tout le temps la bagarre. Johnno avait vite compris – ce n'était pas une petite frappe, juste un nouveau qui manquait d'assurance. TJ s'était révélé plutôt sympa.

"Tu crois qu'elle est maorie?"

— Je pense. Méfie-toi, qu'elle nous en allonge pas une!" Il y avait une certaine nervosité dans son rire.

“Salut”, dit la femme en continuant de brasser l’air. Australien, l’accent. “Satanées mouches, quand c’est pas les moustiques. Lequel de vous est Johno?

— C’est moi.” Réponse désinvolte type de Johno. Il lui arrivait parfois d’étouffer en faisant de l’esprit comme : “Tu me prends pour une star de cinéma?” Il n’avait pas le profil d’un acteur à succès, mais ça ne l’empêchait pas d’être un tombeur. Cette vieille peau avait dû être canon dans sa jeunesse.

“Bien, dit-elle. Bien...” Elle paraissait tendue, anxieuse.

Il n’aimait pas sa façon de le toiser et de le dévisager d’un regard fuyant. Un peu flippant. C’était peut-être une détraquée.

“Devine qui je suis? dit-elle.

— Euh, le plombier?

— Non.” Elle ne releva pas son sarcasme. “Devine encore.

— Le facteur en robe?” Cette fois oui ; il le vit à son sursaut.

“Tu parles comme ton père. À ta propre mère?”

Le mot gonfla dans sa tête comme un ballon : ma *mère*? Il n’avait pas de mère. Elle était morte il y a longtemps.

“Ton père t’a pas parlé de moi?” Elle avait une de ces voix traînantes.

“Qui, moi?” Il avait l’impression d’avoir été jeté dans une rivière en crue. Il ne se rappelait pas avoir posé de question sur sa mère depuis l’âge de – quoi? – sept ou huit ans. C’est pour ça qu’il n’y avait aucune photo d’elle nulle part? – parce que c’était une junkie ou une ivrogne ravagée?

Non. Sa mère était morte – morte. Et cette femme, avec son atroce affirmation, n’était qu’une zonarde

défoncée. Si elle n'était pas en manches longues, il verrait sans doute les traces de piqûres sur ses bras. Shane et lui connaissaient bien les paumées de son genre depuis qu'ils battaient le pavé du Cross, hésitant à faire un pot commun pour tirer à pile ou face celui des deux qui irait voir une pute. Mais ils n'avaient jamais rassemblé assez d'argent. Ou de courage. Et pour la plupart, ces tapineuses étaient des camées. Sydney n'avait pas de secret pour Johno et Shane, ils connaissaient les quartiers gay, les WC publics à éviter, les parcs où traînaient les prédateurs sexuels, et ceux où vivaient les ivrognes et les sans-abri détraqués.

Mais cette femme, sa mère? Na-an. Passer du statut d'orphelin à celui de fils de cette chose : impossible. Sa mère était *morte*. Ou Laurie et Gramps avaient menti sur toute la ligne. Plus encore. On peut pas mentir comme ça à un enfant, on peut pas.

“Non”, répondit Johno. Sans pouvoir prononcer un mot de plus.

“Salaud d'Australien, pesta-t-elle. Il s'est pas donné la peine, hein?”

— La peine de quoi?

— De te parler de *moi*.”

“D'où que tu te sois échappée, ma belle, je te conseille d'y retourner et vite, avant qu'ils viennent te chercher.” Les mots cruels de son grand-père lui revenaient à l'esprit.

“Il t'a rien dit, hein, l'enfoiré? Laurie t'a jamais parlé...”

L'entendre prononcer le prénom de son père, ça donnait un sacré poids à sa déclaration. Johno avait l'impression qu'on lui enfonçait une cuillère à soupe dans le cerveau et qu'on touillait violemment. Une

voix lui disait : *Rebelote. On s'empare encore de toi.* Comme le jour où son père et son grand-père, ses ascendants, lui avaient annoncé être des criminels, sous-entendant qu'*a fortiori* il en était un aussi.

“Ça fait combien de temps que vous attendez là ? Mon père est pas à la maison ?” Johnno avait l’impression d’être en train de se noyer. “Ou il veut pas vous laisser entrer ?

— Je me suis assise pour reposer mes vieilles cannes usées.” Elle n’avait pas l’air si âgée.

Le cerveau de Johnno perçut les braillements d’un commentaire de course hippique à l’intérieur de la maison. Il dit : “Il écoute une course à la radio. Vous avez frappé fort ?

— J’ai fait en sorte d’arriver à l’heure où tu rentres de l’école.

— Ben c’est réussi.” Il regarda Shane qui ne lui apporta aucun secours. Il avait la bouche grande ouverte, incrédule.

En se retournant vers la femme, Johnno demanda : “Vous êtes ma —

— Oui, répondit-elle du tac au tac. Je m’attendais à plus de ressemblance.” Sourire vaniteux suggérant à sa manière qu’il n’avait pas hérité de ses — assez — jolis traits. La vie qu’elle avait dû mener ne l’avait pas aidée à conserver sa beauté. Ça se voyait. Elle avait les lèvres rentrées comme s’il lui manquait des dents ; son sourire montra qu’elles étaient en piteux état. Elle alluma une cigarette d’une main tremblante.

“Qu’est-ce qu’il t’a dit sur moi, pendant toutes ces années, alors ? Que j’étais morte, je parie.” Johnno put seulement hocher la tête.

“Je me suis pas non plus échappée d’une maison de fous, ajouta-t-elle. Merci pour moi.

— Shane, elle prétend être..." Il n'arrivait pas à le dire. "T'as déjà entendu parler d'elle, enfin, comme quoi elle était vivante, en fait ?

— Non, mec. Je te jure, rien. Mais qui te dit que *c'est* ta mère ? Prouvez-le-nous, vous", lança Shane.

Elle s'adressa à Johnno. "Tu es né le 30 avril 1966." Merde. "Ton deuxième prénom, c'est Sean. Je voulais te donner un prénom maori, mais ton père a dit que non, t'étais australien et pas maori. J'ai insisté, t'étais même pas à moitié maori, alors qu'est-ce que ça pouvait bien faire ? Il m'a dit de m'occuper de mes fesses.

"T'étais pas plus grand que ça la dernière fois que je t'ai vu, dit-elle en accompagnant sa parole d'un geste. Mais regarde-toi maintenant. Si grand, et gail-lard. Ça faisait longtemps que je voulais passer te voir, mais tu sais ce que c'est. Le temps passe. On a toujours à faire.

— Vous dites que vous êtes..." Johnno avait un nœud à l'estomac. "Pourquoi vous êtes venue jusque-là ? Je veux dire, regardez-moi. Est-ce que j'ai l'air malheureux de vivre sans vous ? Pardon", dit-il d'un ton brutal, en passant devant elle pour gagner la porte et en sentant la colère monter en lui. La porte était ouverte, comme d'habitude.

"Papa ! *Papa* ! Éteins cette putain de course ! C'est du sérieux là. Tu m'entends ?" Le son de la radio baissa et les pas précipités de son père retentirent.

"Qu'est-ce qui se passe, fiston ?" Laurie Ryan s'arrêta net. Son ahurissement ne dura qu'un instant, avant que la hargne s'empare de lui. "D'où est-ce que tu sors ? T'es pas la bienvenue ici. Johnno, rentre."

Johnno ne bougea pas d'un pouce. La femme fut déroutée, apeurée même, par l'hostilité de Laurie Ryan. Mais elle semblait une dure à cuire.

“Une mère a le droit de voir son fils.” Elle leva le menton, sa bouche tremblait toutefois. Elle parut soudain vulnérable et Johno voulut la protéger. Mais que faire contre la colère froide de son père ?

“Il n’est plus ton fils depuis le jour où tu as choisi d’être une junkie avant d’être une mère, rétorqua Laurie. Dégage.”

Johno voulait la voir se défendre, répondre que ce n’était pas vrai. Demander à son père s’ils pouvaient au moins discuter – réagir.

Au lieu de quoi elle s’en alla, en se retournant pour lancer des regards assassins à Laurie et des coups d’œil implorants à son fils démun.

Il voulait la rappeler, parler un peu plus. Il voulait déverser sa colère sur elle, la frapper aussi. Il éprouva même l’envie folle de lui courir après et de la serrer dans ses bras.

Plus tard, il imagina que l’on creusait un trou et que l’on déposait sa défunte mère dedans. Au moins elle était enterrée au fond de lui maintenant, dans un endroit sombre et profond, telle la réponse à une question qu’il avait toujours oublié de poser.

La voir fut comme décrocher la permission de partir en vrille. Il se mit à se bagarrer, et sa colère le rendait invincible. Mais cette colère le dominait tout entier.

Seize ans, l’âge légal pour quitter les bancs de l’école et faire ce que bon lui semblait. À l’instar de Shane, en dépit des mises en garde de Bev. Donc, par où deux escrocs en herbe pleins de bonne volonté pouvaient-ils bien commencer ? Par le bas de l’échelle, tout simplement.

Petites mains pour grosses légumes, ils étaient principalement chargés d'apporter de l'argent ici et là, ou bien d'en récupérer, des dettes de jeu la plupart du temps, mais ils n'étaient pas agents de recouvrement, même si Shane était convaincu qu'on les préparait à jouer dans la cour des grands. "Bientôt, on ira péter les rotules des mecs qui paient pas leurs dettes", lança-t-il.

Leurs pères s'étaient remis à travailler pour George Freeman, le pont de la pègre qui gérait les paris illécites dans tous les pubs de Sydney et possédait au moins deux casinos illégaux que les ripous autorisaient à tourner.

"Ce sera sans moi." Johno voulait rester à l'écart des sales affaires – et Shane aimait bien se raconter des histoires. "On est des garçons de course et on le restera, jusqu'à ce qu'on fasse preuve d'initiative et qu'on perce à la sueur de notre front."

Son père lui dirait plus tard qu'il avait parfaitement raison. "Rien n'est gratuit, même pour la famille. Faut apprendre à marcher avant de courir. Le milieu de l'escroquerie et des escrocs est pervers – pas de moralité, pas de principe. T'es un criminel parmi d'autres dans ce milieu, mais t'es aussi un Ryan, et nous, on a nos propres règles."

Johno souffla ses dix-sept puis ses dix-huit bougies sans que rien ne change, si ce n'est qu'ils obtinrent leur droit d'entrée dans les pubs où se concentrait la plupart de l'action et devinrent des figures acceptées dans le circuit. Mais ils étaient encore jeunots – pas de respect, pas de réputation. Et Shane, plus que son meilleur copain, était désireux de montrer ce qu'il avait dans le ventre. Or ce dernier savait bien que les talents de son ami étaient limités, voire

inexistants. Tout ce qu'il avait pour lui, c'était une loyauté absolue : jamais il ne laisserait tomber Johno et il se battrait jusqu'à la mort, alors que Johno préférerait éviter la bagarre.

Il y eut quelques "testeurs" en la matière, des gars un peu plus âgés qui mirent chacun des garçons à l'épreuve pour voir comment ils se débrouillaient. Johno, bien sûr, gagna vite ses galons, des galons dont il se serait bien passé. Il n'aimait pas cette attention, contrairement à Shane dont la combativité lui valut du respect mais pas l'admiration qu'il cherchait et que Johno avait acquise. Grâce à ce petit plus de brutalité.

"Comme au collège, Johno. T'es le *meilleur*." Gamineries.

"Ça peut s'inverser, répondit-il. Si je suis le meilleur, c'est grâce à mon côté guerrier maori combiné à ma gnaque irlandaise." Il n'était pas du genre à se laisser brutaliser ou mener à la baguette, comme certaines recrues montantes un peu plus jeunes. Mais il ne s'était pas non plus mis en tête de devenir un dur à cuire.

Quant à la pègre, on était loin de la grande idée que Shane et lui s'en étaient faite. La plupart des gens du milieu étaient véreux, voire carrément malsains, et Johno n'était pas impressionné. De temps en temps seulement, il y avait de subites rentrées d'argent et de coquettes sommes atterrissaient sur le bureau du bookmaker ; Laurie Ryan récupérait sa part et distribuait une jolie prime aux deux jeunes recrues.

Sinon, il s'agissait de passer toute la journée et la moitié de la nuit à l'hôtel Trianon de Balmain ; et interdiction de toucher à la moindre bière avant dix-huit heures – à mourir d'ennui. Les soirs les plus

tranquilles, ils rentraient chez Shane pour savourer un bon petit plat maison, mais ils restaient sourds aux avertissements et aux craintes de Bev quant à leurs choix. “Naïve comme une oie blanche, s’exclamait Shane. Elle a de bonnes intentions, m’enfin elle sait pas comment ça marche dans la vraie vie.”

Johno écoutait Bev d’une oreille mais fermait la porte à toute discussion. Quand il la voyait, il pensait à sa mère et à ce qu’aurait été sa vie, s’il avait grandi à ses côtés.

À dix-neuf ans, il allait connaître le prochain tournant de sa vie : l'amour. S'il conquiert Evelyn, c'est que, contrairement aux autres garçons, il ne cherchait pas simplement à coucher avec elle, non, il voulait s'engager dans une relation durable. Son grand-père, qui passait le plus clair de ses journées dans le pub où son fils officiait comme bookmaker et Evelyn comme serveuse, la trouvait "belle comme une image". Pour Johnno, elle était magnifique, avec ses pommettes saillantes et ses yeux de jais qu'elle tenait, lui expliquait-elle, de ses grands-parents maternels nés dans le sud de l'Espagne et d'une ascendance maure plus ou moins lointaine. Cheveux bruns, assez grande et souple, un teint olive dont Johnno ne pouvait détacher le regard. Il voulait la dévorer et la protéger en même temps.

Pourquoi il avait éprouvé le besoin de l'épouser alors qu'ils étaient si jeunes, il ne le comprendrait que plusieurs années après, bien trop tard. Evelyn tomba vite enceinte et Johnno se promit que l'enfant grandirait entouré de ses deux parents.

Dire qu'il travaillait pour son père le couvrait vis-à-vis d'Evelyn, et ce n'était pas mentir : il était chargé de récupérer les mises perdantes et, plus ponctuellement, de demander à des hommes d'affaires de payer leurs

dettes de jeu. Sans menaces. C'était Mr Freeman qui s'en occupait et Johno déconseilla à Shane de faire du zèle. "T'as même pas l'air méchant, Shano. T'as bu trop de lait maternel."

Tous les jours, Evelyn voyait Laurie Ryan à l'œuvre en servant ses clients, mais elle ignorait que le book-making était illégal. Et ça ne l'intéressait pas plus que ça. Tout ce qu'Evelyn Tanner souhaitait, c'était être une bonne mère, et elle pensait avoir trouvé un jeune homme en phase avec ses aspirations.

Le père de Johno eut un choc en apprenant son projet de mariage. "Pourquoi t'es si pressé? Tu lui as parlé de ton métier?"

— Je lui ai dit que je travaillais pour toi, et que t'étais bookmaker.

— Mais je parie que tu lui as pas expliqué où elle mettait les pieds. À ton avis, pourquoi je t'ai élevé seul? Je vais te le dire. Parce que c'est pas réglo, vis-à-vis d'une femme, d'avoir des enfants pendant qu'on risque sa liberté en jouant avec la loi.

— Je croyais que tu l'avais foutue à la porte à cause de ses problèmes de drogue?" Johno parlait de sa mère.

"C'est vrai. Mais j'ai jamais refait ma vie, j'ai juste eu des copines de passage et tu t'es seulement attaché à l'une d'elles. Pourquoi ne pas te contenter de vivre avec Evelyn?"

Johno avait effectivement constaté, au fil des ans, que son père traitait ses petites amies comme des trophées qu'il exhibait devant ses potes, alors moins il en savait sur elles, mieux il se portait. "Parce qu'elle est enceinte, répondit-il.

— Bon sang! s'écria Laurie. Y a pas si longtemps tu portais encore des couches!"

Shane eut la même réaction. “Marié avec un enfant à même pas vingt et un ans, c’est aller un peu vite en besogne, tu crois pas?” Johno pensa qu’il devait se sentir délaissé.

Shane éprouva un grand soulagement quand son copain lui dit : “Le meilleur de notre carrière de criminels reste à venir.”

Johno pensait pouvoir tout concilier : vivre avec la fille qu’il aimait et faire carrière dans l’escroquerie. Surtout quand ils dégotèrent un boulot avec les dockers corrompus des quais de Balmain, la bonne aubaine. Bien sûr qu’il allait concilier les deux !

Essayez d’empocher dix-sept mille dollars – chacun, lui et Shane – en montant simplement dans un camion que vous sortez d’un port et que vous emmenez dans un entrepôt à l’ouest de la ville, voire un peu si vous gardez les pieds sur terre... Vous vous sentez invincible et, putain, tellement malin. Première mission donc, on aurait dit deux attardés, affublés de leur salopette de docker orange. Prétextant participer au déchargement d’un cargo, ils déconnaient avec des bouts d’amarrage gros comme les cuisses d’un homme en attendant le signal qui officialiserait la chose : leur entrée dans la pègre, s’il vous plaît. Alors que, vraiment, la mascarade paraissait ridicule, et ce n’était pas comme s’ils devaient affronter des difficultés, ou des menaces.

Quelques heures plus tard, en milieu d’après-midi, ils se marraient comme des bossus, se tor-daient de rire en repensant au job, du tout cuit. Voilà, c’était réglé, affaire conclue. Ils avaient reçu leur part, cinquante pour cent, en mains propres et en espèces à travers un grillage, et étaient à présent installés dans un pub, un repaire notoire de la pègre,

où ils vidaient les verres les uns après les autres en tâtant leurs poches pleines à craquer et en se marquant comme des bossus, donc.

Shane voulut sortir sa liasse de biffetons. “Juste pour leur faire prendre la lumière du jour, J?” Non, putain, il ne pouvait pas. C’est pas l’envie de le faire qui manquait à Johnno, mais il ne se départait jamais de son bon sens, même dans des moments pareils, et il n’était pas frimeur.

Cependant, il ne rentra pas auprès de sa jeune épouse ce soir-là ; Shane et lui branchèrent des filles et passèrent la nuit chez elles. Et comme Evelyn ne lui en tint pas véritablement rigueur – il faut dire, il lui mentit en racontant s’être endormi sur le canapé de Shane –, il se figura pouvoir dicter les règles, dorénavant. Il l’aimait, bien sûr il l’aimait. Mais ce ventre grossissant avait fait disparaître quelque chose. Et malgré toutes ses promesses sur le bon père qu’il serait, il ne put établir un lien avec la petite Leah à sa naissance. C’était peut-être à cause de l’absence de sa propre mère, si on ne comptait pas son retour-surprise d’entre les morts.

L’épisode suivant, c’est le jour où le duo fut accosté par trois inspecteurs de police en uniforme d’été : chemises blanches à manches courtes, deux avec la cravate desserrée, le troisième sans. Trois balèzes. “On vit toujours chez son papa et sa maman, Shane McNeil?”

S’efforçant de cacher sa surprise, Shane répondit : “Vous en feriez autant si vous connaissiez la cuisine de ma mère.” Regard fixe de l’inspecteur, mais Shane baissa les yeux le premier – quand il intercepta l’œil-lade de Johnno.

“Et toi, Johnno Ryan? Ton vieux vous facture la pension, à ton grand-père et toi, dans votre résidence

de Balmain? Na-an, il irait pas plumer la famille, hein? C'est un Ryan avant tout. Toute sa vie de bon à rien, il l'a consacrée à l'honorabilité. Enfin ça l'empêche pas d'être dans le circuit, pas vrai?

— Mon vieux? Na-an. Comme vous l'avez dit, c'est un homme honorable. Vous confondez pas avec une autre famille Ryan?" répondit Johnno.

Les trois inspecteurs secouèrent la tête de conserve. Le plus âgé d'entre eux lança : "Écoute mon coco, continue de jouer au mariolle et tu finiras par le regretter, pigé?" Il s'approcha très près, Johnno faillit perdre son sang-froid, mais il eut la présence d'esprit de s'écarter un peu du flic qui lui aboyait dans les oreilles. "*Nous*, on est pas honorables. Quant à ton père... Un putain d'escroc, oui. Honorable, mon cul! Non mais j'te jure!"

Un autre inspecteur s'avança, la main tendue. "File-nous notre compte pour les quais, petit. Ou on te règle le tien, de compte." Ah, très drôle, ses acolytes et lui étaient tordus de rire.

"Ou – le troisième aussi avait son rôle à jouer – vous préférez peut-être passer à la télé? En couleurs?" Encore une saillie bidonnante. Plutôt ironique, vu que le camion était chargé de téléviseurs couleur. Mais comment ces flics savaient-ils tout ça? Shane et lui avaient-ils été balancés par un docker jouant sur les deux tableaux?

Le meneur du trio se présenta avec une de ces poignées de main à vous broyer les os pour vous intimider, sauf que les grosses paluches de Johnno étaient de taille à la recevoir.

"Capitaine Wally Marsh. Brigade volante, vols à main armée."

Johnno continua : "Il y a erreur sur la personne. J'ai

jamais vu de pistolet de ma vie. Et toi, Shane? Voyez? Lui non plus.”

Le troisième flic reprit : “On dirait qu’ils veulent vraiment passer à la télé. On envoie la sauce les gars?

— On va pas se priver, dit Marsh. Mais avant, on va leur laisser une dernière chance. Écoutez, espèces de petits vauriens : avant qu’on se mette en rogne, que diriez-vous de nous donner la moitié de vos vilains profits et – j’ai pas fini – *et* de conclure ici même un partenariat, selon lequel vous nous reversez cinquante pour cent de tous vos gains? *Nous*, en retour, on promet de fermer les yeux sur vos méchants délits.”

Johno l’avait appris de son père, la corruption faisait partie intégrante de la société australienne, des ripous aux politiques en passant par les élus locaux. “Tout le monde trempe”, avait précisé Laurie Ryan, comme s’il était bien placé pour se montrer outragé. Les deux compères mal dégrossis n’avaient pas pensé une seule seconde aux ripous, or Johno Ryan était bien déterminé à ne pas plonger pour son tout premier job. Il avait une femme et un enfant, sans parler de sa fierté.

“La moitié, ça fait beaucoup.” Ça ne coûtait rien d’essayer.

“Insiste, répondit Marsh, et ça passe à soixante pour cent, avec une correction en prime. C’est ça, ou la taule.”

“On peut pas changer le monde, lui avait dit son père par la suite. Les dockers et les flics ont toujours procédé de la sorte, comme la moitié des politiques. Faut en prendre son parti, fiston. Et avec la police, mieux vaut laisser ta fierté et tes principes au placard.”

Moins d'un mois plus tard, un nouveau job se présenta à eux. Combien de cartouches de cigarettes un camion de taille moyenne peut-il contenir? Assez pour rapporter huit mille dollars par tête de pipe, le double s'ils n'avaient pas été obligés de payer la flicaille. "Et on nous traitera plus de p'tits truands en herbe, pas vrai, J?" Shane s'appropriait les mots et les expressions des vieux de la vieille.

"Truands? demanda Johno. T'es sûr de ça?" Selon lui, même "braqueurs de camions" ne convenait pas, tellement le boulot avait été facile.

En découvrant que le salaire annuel moyen s'élevait à dix mille dollars, Johno vit les choses différemment, il se montra même magnanime envers le trio de flics qu'il engraisait. Et ni lui ni Shane ne virent d'un mauvais œil la part de cinq pour cent prélevée par le responsable d'une banque de banlieue, une connaissance du père de Shane, pour gérer leurs grosses liquidités sans poser de question. Tout le monde était satisfait, dans cette association bien huilée.

Evelyn voulait un appartement en ville. "Pour rendre mes promenades avec le bébé plus agréables, avoir accès à de plus beaux magasins." Elle allait donner naissance à leur deuxième enfant. Elle ne dit pas à quel point vivre sous le même toit que le père et le caractériel grand-père de Johno était difficile. Pas Evelyn, elle était trop aimable.

Johno éprouvait de l'amour pour sa fille Leah, mais, se sentant moins proche d'elle qu'il ne l'avait imaginé, il laissa Evelyn s'en occuper. Il était plus disponible pour son complice et leur petite activité criminelle – même boire un coup avec les flics faisait désormais partie de l'ordre naturel des choses. Evelyn et lui louèrent un bel appartement au septième étage

à l'ouest de Sydney University, un appartement meublé, équipé, et jouissant d'une vue panoramique sur la ville.

“Comment peut-on se l'offrir?” interrogea Evelyn, mais une jeune mère n'offre que peu de résistance quand le bien-être de ses enfants est en jeu. Et elle ne suspectait ni le mari qu'elle aimait, ni même ses sporadiques et infidèles absences. À quoi bon aller lui dire que le loyer s'élevait à cent cinquante dollars par semaine, le salaire moyen d'un ouvrier, et lui préciser que, malgré l'avance de six mois qu'il avait versée, il lui restait une coquette somme à la banque? Son père gagnait beaucoup d'argent grâce aux “clients arsouilles qui gaspillent leur fric dans l'espoir de décrocher l'impossible jackpot. J'ai droit à ma part”, lui répondit-il.

Être plus riche que le pékin moyen lui donna accès à une tout autre vie à Sydney. Comme une belle voiture, plutôt qu'une bagnole qui n'aurait certes pas causé de gros souci financier à chaque panne. Une Jag d'un an ne tombe pas en panne. Faire des virées en ville, sortir en boîte, s'envoyer en l'air. Il pouvait mener la belle vie sans dilapider l'argent du ménage. Il sortait avec Evelyn de temps à autre, ses parents étaient ravis d'avoir Leah chez eux pour la nuit.

Un soir, dans un restaurant de fruits de mer réputé, Johno se rendit compte qu'Evelyn et lui n'avaient plus autant de choses à se dire, comme s'ils avaient pris des chemins différents dans la vie. Il avait aussi remarqué que les parents d'Evelyn lui posaient des questions plus insidieuses sur son métier.

Shane louait un appartement à quelques encablures de chez Johno. Il était plus attaché à Leah que

son propre père. Johno asticotait Shane sur son incapacité à entretenir une vraie relation amoureuse, mais ce dernier lui cloua le bec : “D’accord, t’as pas grandi avec l’amour d’une mère mais des fois, J, je me dis que tu mérites pas d’avoir une femme comme Evelyn. Et tu pourrais aussi faire des efforts avec ta gamine.” Ces mots auraient pu faire mouche, si Johno avait été assez mature pour les entendre. Mais venant de Shane...

Forcément, fatalement, ils devinrent plus proches des policiers. Surtout quand ils commencèrent à leur remettre de grosses liasses de billets au moins une fois par mois. Un jour, Marsh dit à Johno : “Appelle-moi Marshie. Lui, c’est Croydo. Et Nick, c’est Nick la Trique pour ses potes. Voyons un peu si vous gagnez le droit de l’appeler comme ça sans vous faire démolir le portrait.”

Tous les cinq, les trois inspecteurs et les deux frappes, picolaient ensemble dans les pubs du centre-ville, se foutaient de la gueule les uns des autres, se racontaient des blagues, jouaient au billard et apprenaient à se connaître comme les membres de n’importe quelle équipe. C’est Johno qui testa l’évolution de leur relation en appelant Nick Jarvis Nick la Trique, et avec le sourire ! C’était quitte ou double, mais Nick, loin de se renfrogner, les fit tous hurler de rire : “T’as oublié le mot « grosse » !” rectifia-t-il en dégainant un pénis démesuré.

Quand la fois d’après ils se retrouvèrent pour pinter, Marshie lança : “Il nous faut de la compagnie féminine ou on va finir par se mordre les uns les autres comme les chiens en rut que nous sommes !”

Ainsi Johno découvrit que le sexe avec une pute est un acte mécanique, sans joie, qui suscite même le

dégoût de soi. Shane, bien qu'encore moins fan, montra sa faiblesse de caractère en suivant les autres. Au fond de lui, Johnno pensa que sa mère, comme toute junkie qui se respecte, devait aussi faire des passes.

Ils prirent l'habitude, après chaque job, d'aller picoler tous les cinq ensemble. Soit, mais Johnno passait immanquablement son tour dans les salons de massage ou les maisons closes, se servant de sa femme et de ses deux jeunes enfants comme excuse. Ses acolytes, ces chauds lapins, lui disaient : "Tu sais pas ce que tu rates, Johnno." Il le savait à vrai dire, et il comptait aborder le sujet avec Shane un de ces quatre, pointer du doigt son hypocrisie.

Au cours des trois mois suivant la naissance de son fils Danny, les boulots provinrent des dockers et, parfois, de routiers qui les invitaient à braquer leur chargement. Johnno et Shane ne songèrent pas un instant que leurs complices dans la police pouvaient commettre d'autres délits que d'empocher les bakchichs qu'ils leur versaient. Et pouvait-on prouver l'existence de ces transactions ? Aucun danger à l'horizon.

Johnno ressentait un lien affectif plus fort envers le petit Danny – la complicité masculine peut-être ou, comme Shane l'avait judicieusement observé, le fait que Johnno avait noué plus de liens avec des hommes qu'avec des femmes dans sa vie. En tout cas, il éprouva aussi un amour tardif et grandissant pour Leah, comme s'il était en train de la découvrir, dans ce package familial.

Ce qu'il ne considéra pas, c'est la réalité de son autre monde, l'inéluctable fin de la partie. Pas avant que ça ne leur tombe dessus, quand un juge les condamna tous deux à cinq ans d'emprisonnement.

Avril 1993. Un tournant décisif, alors qu'il en avait oublié la notion depuis longtemps. Adolescent, il avait toujours attaché de l'importance à ces événements clés, bons ou mauvais. Comme la bagarre avec ce collégien de deux ans son aîné. Le choc, quand son père lui avait révélé son appartenance à une famille de criminels. Le jour inoubliable où sa mère avait en quelque sorte ressuscité d'entre les morts.

Cette fois ce fut à la prison de Long Bay à Sydney, où la rage régnait en maître, quand un codétenu furieux les désigna arbitrairement, lui et son ami Shane McNeil, comme ses ennemis.

Il fallut plus de deux ans d'incarcération à John pour avoir le déclic, se réveiller un beau matin et entendre sa petite voix intérieure lui dire qu'il n'était qu'un vaurien, une vermine parasitant la société. Deux années pour que le processeur de son esprit traite toutes les conversations de bravaches qu'il avait enregistrées, y compris les leurs, à Shane et à lui, quand ils fanfaronnaient sur tel ou tel forfait, regrettaient la belle vie qui leur passait sous le nez ou se disaient que tout cela ne rimait vraiment à rien. Sinon à une vie vide de sens et de questionnements,